

Pas d'avenir sans les filles...

Dominique Lafontaine
Service de pédagogie expérimentale
Université de Liège

Dans les classes, les garçons monopolisent l'attention

Les recherches qui ont observé les interactions entre les enseignants et les élèves en fonction de leur sexe¹ ont mis en évidence que :

- les enseignants, qu'ils soient hommes ou femmes, ont davantage d'interactions avec les garçons (dans une proportion d'environ 56-44 %)
- ils leur donnent plus souvent la parole, même si les filles la demandent davantage
- ils adressent plus de critiques aux garçons, critiques portant, de façon privilégiée, sur leurs comportements
- les louanges adressées aux filles portent plus souvent sur leurs comportements que sur leurs performances scolaires.

Ces déséquilibres ne sont pas énormes, mais ils sont systématiques, et ne peuvent donc pas être le fruit du hasard. Les enseignants ne sont pas conscients d'agir de la sorte, et des recherches entreprises pour les sensibiliser à ces questions ont débouché sur une modification de leurs comportements dans le sens d'une meilleure répartition de leurs interactions entre les garçons et les filles.

Traquer toutes les discriminations

Ces différences de traitement, s'il faut y être attentifs, ne sont pas nécessairement une source d'inégalité et il faut veiller à ne pas se laisser guider par des résultats de recherche qui n'échapperaient pas eux-mêmes aux valeurs masculines dominantes. Après tout, être l'objet de toutes les attentions dans la classe est-il un facteur positif ? Rien ne le prouve... On pourrait soutenir, à l'opposé, que la position la plus favorable est celle d'un certain retrait stratégique, qui est celle des filles en général, et peut-être des garçons qui réussissent bien à l'école.

Un travail de réflexion doit donc être mené pour identifier les lieux et les moments où la différence de traitement se mue en source d'inégalité voire en discrimination. Ces points stratégiques varieront en fonction de différents paramètres : l'âge des élèves, la discipline enseignée, l'origine sociale ou ethnique individuelle des élèves ainsi que la dynamique sociale des groupes classes et des écoles, le type d'enseignement (général, technique ou professionnel), le degré de mixité des groupes... Cette nécessaire mise en contexte rend difficile l'établissement de règles d'action générales, mais les trois pôles d'équité identifiés par Bossert (1981)² fournissent quelques garde-fous précieux. Pour éviter de transformer les différences en inégalités, il faut assurer :

- *Une équité de feedback* : le sexe de l'enfant ne peut pas être le principal déterminant de la réaction des enseignants à un comportement d'enfant. Les enfants peuvent être traités

¹ Pour une synthèse de ces recherches, voir Marie Duru-Bellat (1995). Filles et garçons à l'école, approches sociologiques et psycho-sociales. *Revue française de pédagogie*, 110, 75-109.

² Bossert, S.T. (1981). Understanding sex differences in children's classroom experiences. *The elementary school journal*, 81-5, 255-266.

différemment, mais pour qu'il y ait équité, la source de ce traitement différencié ne peut pas être le sexe.

- *Une équité des occasions d'apprendre* : les garçons et les filles doivent avoir des chances égales de jouer différents rôles, sur le plan scolaire et sur d'autres plans, dans la classe et dans l'école. Aucun enfant ne doit être écarté d'un rôle sur la base de son sexe.

- *Une équité de la perception de l'accès aux rôles* : bien que chaque enfant puisse avoir ses préférences (que ce soit en matière de jeux, d'intérêt pour les différentes matières ou de choix d'options ou d'études), il faut veiller à ce que celles-ci ne se fondent pas sur une attitude consistant à considérer que certains rôles ou certaines tâches sont réservés aux filles et d'autres aux garçons.

Vers un retour à la non-mixité ?

Face aux inégalités de résultats filles-garçons, et avec des motivations passablement contradictoires (qui vont de l'ultra-conservatisme au féminisme le plus radical), certain(e)s n'hésitent pas à prôner le retour à une éducation séparée des filles et des garçons dans des écoles non mixtes, dont le nombre est en augmentation outre-Atlantique, ou dans des classes non mixtes (par exemple pour les cours de sciences, à l'instar de ce qui se fait pour l'éducation physique).

Ce débat mobilise évidemment des questions de valeur, mais existe-t-il des recherches qui nous éclairent sur les effets de la mixité ?

En sciences de l'éducation, il existe peu de recherches menées avec la rigueur nécessaire, mais quelques tendances se dégagent (Lafontaine et Blondin, 2004)³ :

- les performances des filles et des garçons dans les domaines scientifiques seraient plus semblables dans des contextes mixtes
- les différences d'intérêt sont nettement plus marquées dans les contextes mixtes, en conformité avec les recherches de psychologie sociale sur la mixité des groupes (Duru-Bellat, 1995). Dans les groupes mixtes, le partage des rôles épouse le contour des stéréotypes de genre, alors que dans les groupes non mixtes, les individus peuvent adopter différents rôles et positions.

Une recherche récente (Shapka & Keating, 2003)⁴, menée avec beaucoup de rigueur, montre que les filles pourraient bénéficier de l'organisation de cours de mathématiques et de sciences non mixtes pendant les deux années précédant le choix d'options différenciées : les filles inscrites dans les cours non mixtes progressent davantage que celles fréquentant les cours mixtes, et que les garçons, et, à l'issue de ces deux années, davantage de filles s'inscrivent dans des filières scientifiques « fortes ». L'anxiété des filles par rapport aux mathématiques et aux sciences reste cependant supérieure à celle des garçons. Rien n'indique toutefois que ce choix d'étude dans le secondaire débouche à terme sur des changements de choix dans l'enseignement supérieur. Les auteurs de cette recherche insistent en final sur le caractère fortement contradictoire des résultats de recherche. Les conclusions quant aux effets de la mixité sont à leurs yeux aujourd'hui trop confuses et partielles pour autoriser des recommandations.

³ Lafontaine, D. et Blondin, C. (2004). Différences liées au sexe. L'école en relation avec son environnement. *Actes du 16^e Colloque international de l'Adméd.*

⁴J.D. Shapka & D.P. Keating (2003), Effects of a girls-only curriculum during adolescence: performance, persistence and engagement in mathematics and science. *American Educational Research Journal*, Vol. 40, 4, 929-960.

Une question de valeurs, avant tout...

A supposer que les résultats de recherche indiquent de façon concordante que la mixité nuit aux filles, faudrait-il pour autant prôner un retour à la non-mixité ? Ce serait aller vite en besogne, et faire l'économie d'un débat fondamental sur les acquis et les valeurs de la co-éducation. Regrouper les élèves sur la base de leur sexe serait d'abord une façon de faire primer l'identité sexuelle sur toute autre caractéristique de l'individu, comme si celle-ci était le critère le plus déterminant pour les apprentissages scolaires. Ce qui est loin d'être le cas. D'autres critères sont nettement plus prépondérants, comme l'origine sociale. Et tous ces critères interagissent : ce qui pourrait être profitable pour des filles d'origine maghrébine fréquentant l'enseignement professionnel pourrait se révéler contre-productif pour des filles de même origine fréquentant l'enseignement général ou pour des filles de milieu favorisé fréquentant les sections maths et sciences fortes.

Garçons et filles, en particulier à l'adolescence, sont encore aujourd'hui largement prisonniers des normes et des stéréotypes de genre, ce qui les conduit à adopter des comportements et à poser des choix scolaires dont les garçons, autant que les filles, ont à pâtir. A courte vue, la création d'îlots non mixtes où chacun peut se construire à l'abri du regard et des éventuelles railleries de l'autre peut apparaître comme une solution, qui a pour elle l'avantage de la simplicité. Mais un jour, plus ou moins lointain, il faudra bien coexister... Qu'auront gagné les unes et les autres à faire l'économie d'une confrontation et d'un débat sur ce qui fonde leurs différences ? A ces solutions « séparatistes », il nous semble – question de valeurs – plus urgent d'en appeler :

- à une sensibilisation des enseignants à la question des différences de traitement filles-garçons et aux moyens de lutter au quotidien contre la perpétuation des stéréotypes de genre,
- à l'instauration de lieux et de moments de débat où filles et garçons sont amenés à confronter leurs points de vue, et, sous la conduite d'adultes, à prendre du recul par rapport aux normes de groupe et aux stéréotypes de genre et à se construire des représentations moins rigides pour leur avenir d'hommes et de femmes.

Les filles ont sans doute à y gagner et les garçons rien à y perdre, que du contraire... Comme le montre l'excellent travail de recherche réalisé par J. Cornet et ses étudiants de sciences sociales de l'ISELL à Liège, les garçons sont sans doute davantage prisonniers que les filles de leur rôle identitaire et leur répertoire de conduites ne peut que s'enrichir et se complexifier au contact des filles, plus souples, plus stratégiques, dans leurs choix de vie. L'avenir des garçons, plus que jamais, passe par les filles...

Article paru en 2005 dans *Traces de changements*, 170, 2.